

Rachel Kolly d'Alba ou le corps musique

Rachel Kolly d'Alba est sur scène, son violon en prolongement de son corps. Par une longue pratique, l'instrument n'est plus une complexité à résoudre, un corps étranger à dominer, mais un surcroît maîtrisé.

C'est le parcours naturel des grands instrumentistes : ils imposent à leur propre corps une métamorphose qui permettra une faculté nouvelle qui, pour le public, semble relever du sortilège. Telle est l'impression première.

Mais le phénomène va au-delà car un deuxième instrument est en jeu, et cet instrument c'est le corps de Rachel Kolly d'Alba qui, tel un violon, est traversé par la musique. Ici pourtant, ce ne sont pas quatre cordes et un archet qui font vibrer un stradivarius, mais un corps humain, un corps vivant, un corps féminin, un corps entier dont chaque espace est saisi, caressé ou violenté par la musique.

Avant même que Rachel Kolly d'Alba ne pose son archet sur les cordes, on sent ce corps habité par les notes de l'orchestre, investi par ce qu'il entend et par ce qui va être joué. Il y a davantage qu'un accueil. C'est une imprégnation, une soumission. Ce corps semble à la fois avide de musique et entièrement voué à ses exigences, comme un navire qui s'empâterait de retrouver la mer malgré la perspective de subir les plus formidables tempêtes.

La vague de la musique emporte ce corps et se réjouit de l'avoir investi. On devine des épousailles passionnées, on soupçonne des défis épuisants. On oublie le violon pour admirer que le corps de la musicienne, galvanisé par un océan qu'elle accepte de servir.

On l'imagine soudain enfant, emportée déjà par cette passion-là, contrainte de fermer les yeux et de s'étendre afin d'accueillir calmement l'œuvre de la musique saisissant son corps de fillette.

Ainsi a-t-il fallu faire face à ce tumulte sans tarder. Et se servir d'un instrument pour entrer petit à petit dans cet océan sublime. Très jeune, elle a pris un violon dans ses mains tel un indispensable gouvernail. Être enfant et se voir confrontée à de si fortes tempêtes donne la force de persévérer. Avec l'intuition qu'il n'y avait que ce chemin-là pour sortir par le haut, à la manière d'un nageur dans des eaux inconnues, menacé de noyade et qui cherche son salut vers la lumière.

Bien des années plus tard, ce même corps et sa profonde respiration sont sur scène, devant le public. La possession musicale agit comme aux premiers jours, mais désormais elle s'accomplit somptueusement. Le corps vibre. Le corps est violon. Le corps est souffle. Le corps est devenu musique.

Jacques Biolley

